
Gérard Bessette ou la dualité « schizophréneuse » de l'être partagé entre les *deux solitudes*

Nicolas Houle, étudiant à la maîtrise
Département des littératures
Université Laval

Il revient à l'écrivain Gérard Bessette, Québécois exilé vivant à cheval sur nos « deux solitudes », le mérite d'avoir trouvé justement dans le jeu de ces limites langagières le moyen de cerner cette autre solitude, construite à même la distance de la langue, celle de l'homme (Whitfield, 1991 : 40).

Dans le monde des lettres québécoises, se dessine une figure qui, tant par son œuvre que par son parcours personnel, caractérise à elle seule l'ambivalence du Québécois, voire la situation d'un Canada au prise avec le règne des *deux solitudes* : il s'agit de Gérard Bessette. Constamment interpellé par les deux grandes cultures canadiennes, l'écrivain-pédagogue est devenu en quelque sorte une entité bicéphale, un Sisyphe oscillant entre deux pôles d'une attraction incessante, le prisonnier d'un *no man's land* identitaire. C'est cet aspect qui nous intéresse dans la présente étude. Nous nous attarderons tout d'abord à l'homme en tentant de déterminer les sources et les manifestations de la problématique identitaire par le biais d'une brève biographie et en dressant son cheminement de carrière. Nous démontrerons comment les expériences personnelles de l'écrivain trouvent écho dans son œuvre, prenant la forme de matériau, voire de catalyseur, pour la création. La fiction laissant libre cours aux fantasmes et aux préoccupations de son créateur, l'étude de trois œuvres, *La bagarre* (1958), *L'incubation* (1965) et *Les dires d'Omer Marin* (1985), représentante chacune d'un cycle de

production, permettra de rendre compte de la complexe situation d'un écrivain – porte-étendard d'une société – partagé entre deux eaux.

DE L'HOMME À L'ÉCRIVAIN, DE GÉRARD BESSETTE À OMER MARIN

L'enfance de Gérard Bessette ou l'assise de l'errance identitaire

Les parents de Gérard Bessette, Jean-Baptiste Bessette et Victoria Bertrand, se marient en 1904. À l'instar de plusieurs Québécois de l'époque, ils ont passé une bonne partie de leur enfance aux États-Unis. Faute de travail, ils y retourneront à titre de *weavers*, employés dans une usine de textile. Cet exil leur permet d'amasser les capitaux nécessaires pour s'établir à Sainte-Anne de Sabrevois, leur lieu de naissance. Ils auront deux enfants : Marie-Anne (surnommée Ria) née en 1916 et Gérard qui voit le jour en 1920. Les déménagements sont chose courante pour les Bessette. En effet, alors que le jeune Gérard est âgé de six mois, ses parents s'installent sur une ferme à Saint-Alexandre (comté d'Iberville) puis, quatre années plus tard, faute d'argent, ils se déplacent vers le village où le père est engagé comme bedeau. Bessette confie que « [leur] demeure se trouvait à un arpent à peine de [...] l'église et [que] l'ombre portée du clocher pointu atteignait [leur] toit aux premières lueurs de l'aube » (Bessette, 1979b : 17-18). C'est donc dans une atmosphère éminemment religieuse, d'autant plus que la mère est janséniste, que grandit Gérard Bessette. Pour tempérer les rigueurs du joug clérical, la famille s'est apparemment trouvé un exutoire : le chat Pilou, qu'ils ont doté de parole. Tour à tour, les Bessette se servent de cet imago pour « exprimer [leur] animosité refoulée (inconsciente) envers la religion » (1979b : 35) notamment¹.

1. Notons qu'il n'existe aucune biographie sur Gérard Bessette. Une grande part des informations que nous détenons proviennent de l'écrivain. Ainsi la coloration qui se dégage des divers propos et anecdotes vient de Bessette et peut par conséquent influencer la perception du lecteur concernant certains événements. Si l'anecdote du chat Pilou est intéressante, il appert toutefois étrange qu'une famille aussi religieuse se permette des grossièretés du genre (en langage « de chat ») « Maulit coton, maulite tie » (Bessette, 1979b : 34), lisons maudit cochon, maudite truie.

Bessette voit en ce chat, qui a continué à parler même après sa mort, « [son] premier personnage romanesque, qui était un personnage collectif issu du milieu familial » (1979b : 35). Ainsi, l'ambiance familiale, fortement empreinte du milieu clérical, exerce une forte pression sur le jeune Gérard. Non seulement est-il serveur de messe, mais sa mère veut en faire un prêtre, ce qui ne l'intéresse guère.

La famille Bessette reçoit beaucoup. Au nombre des visiteurs, trois oncles franco-américains, dont l'un semble avoir particulièrement marqué le petit Gérard. Oliva est concierge et travaille à Jersey City. Évoquant New-York, il fait de longues descriptions romancées devant un Gérard aussi fasciné que son père : « j'éprouvais un vague regret de vivre si loin de ces centres mirobolants » (1979b : 22). Pourtant, en dépit d'un déménagement vers un de ces « centres », Bessette se sent marginalisé. En 1930, alors qu'il a dix ans, la famille emménage à Montréal dans le quartier Maisonneuve, l'expérience est déterminante : le jeune Gérard se voit partagé entre deux espaces, plongé trop rapidement dans une ville qui lui déplaît et un village qu'il ne souhaite plus habiter puisque la situation ne serait plus celle de naguère. Il s'agit là, à l'aveu même de Bessette, d'un « dédoublement d'origine spatial »².

Une fois la famille établie dans la métropole, Marie-Anne poursuit ses études à l'école anglaise où elle termine bonne première pendant que Gérard fréquente l'école Chomedey-Maisonneuve, puis l'école Brébeuf de Rosemont. En 1933, il commence son cours classique au Collège de Saint-Ignace, il y demeure deux ans et demi pour passer, au beau milieu de la « méthode », à l'externat de Sainte-Croix où il connaît ses premiers démêlés avec *l'Index*. Ayant obtenu l'autorisation de lire Bergson, Bessette désire lire d'autres auteurs « défendus ». C'est alors qu'on lui suggère de demander l'autorisation du curé de sa paroisse. Ce dernier rétorque vivement qu'il est « [déplorable] qu'un jeune homme de bonne famille comme [lui] voulût lire des saloperies » (1979b : 80). Cet incident n'empêche toutefois pas l'étudiant de poursuivre ses lectures. Son intérêt pour l'écriture commence à se manifester à travers la poésie puis, en 1940, avec le théâtre. *Hasard*,

2. Gérard Bessette à Réjean Robidoux en 1973 (cité dans Robidoux, 1987 : 15).

une pièce en un acte, lui vaut le premier prix à un concours de pièces canadiennes.

Les multiples déménagements et changements d'écoles produisent un dédoublement géographique chez Bessette. Déraciné dès son jeune âge, il apprend à vivre dans le souvenir d'un village qui était pour lui le centre du monde, tout en habitant une ville qui le rebute. C'est avec peine qu'il peut se représenter dans un milieu qui ne lui sied guère, apprenant graduellement à se sentir marginalisé. De leur côté, les oncles de Gérard font naître un intérêt indéniable pour les États-Unis chez le jeune garçon, intérêt qui se traduira plus tard en exil dans certaines villes américaines. D'autre part, on peut déjà déceler maints éléments qui serviront d'assise à la création romanesque de Bessette. En effet, le protagoniste de *La bagarre*, Jules Lebeuf, s'exile aux États-Unis pour travailler comme tisserand, ce qui rappelle le sort et des parents de Bessette et de ses oncles. L'immersion en milieu anglophone de Marie-Anne fait songer à la solution que Lebeuf préconise pour la jeune Gisèle, d'autant plus que Ria ne s'en est pas trouvée anglicisée (crainte qui avait fait renoncer Bill, le père de Gisèle, à inscrire sa fille dans une telle institution). Enfin, comment ne pas faire le parallèle entre *Le libraire* où l'intolérance religieuse est omniprésente et le milieu clérical qui préside à la formation de Bessette ?

Une carrière bien remplie

Premiers emplois, canevas des premiers personnages

En 1941, Gérard Bessette est bachelier ès arts de l'Université de Montréal. Durant l'été, il se porte coacquéreur d'une librairie sur la rue Saint-Denis. Cette expérience s'avère un lamentable échec : Bessette y passe ses journées à ne rien faire ou presque, parfois à lire, coiffé d'une visière comme le fera Jodoin, protagoniste du *Libraire*. L'automne venu, il est engagé à la Montreal Tramways où il travaille durant un an. Pour passer le temps, il écrit des vers au recto des listes de correspondances ou des factures. Le décor de *La bagarre* ainsi que Jules Lebeuf sont fort redevables à cet emploi. Trois années s'écoulent avant qu'il reçoive son diplôme d'enseignement

supérieur de l'école normale et qu'il commence une maîtrise à l'Université de Montréal. Entre temps, il rédige des poèmes et un roman inédit, *Georges Blondin*, dont les initiales ne sont pas sans rappeler celles de l'écrivain. En 1946, il enseigne le français à titre d'*Instructor of French* en Saskatchewan. C'est à cette époque qu'il prend « l'habitude de noctambuler et de caresser la dive bouteille avec [ses] condisciples des deux sexes »³, puis avec ses étudiants adultes de Saskatoon – en majorité des anciens combattants – qui lui fournissent de l'information précieuse sur Londres et la Seconde Guerre mondiale, toile de fond de *L'incubation* : « J'étais, comme Lagarde, une espèce de confident » (Bessette, 1979b : 99). Bessette demeure en Saskatchewan trois ans puis, en 1950, il s'exile de nouveau après avoir été reçu docteur ès lettres avec sa thèse *Les images en poésie canadienne française*. Son emploi suivant l'amène à New-York – ville mythique qui avait tant fasciné le jeune Gérard. Il y est trieur de courrier à la Chase National Bank.

Premières déceptions, un Québec rébarbatif

Durant les années 1950, le Québec demeure fortement sous l'emprise du clergé. Cette situation déplaît à Bessette au point de l'encourager à s'exiler d'abord par intermittence, puis définitivement. C'est durant cette période qu'un autre incident relatif à *l'Index* survient. Bessette raconte comment il se rendit à la bibliothèque municipale de Montréal dans le but d'emprunter des volumes à l'index : *Le rouge et le noir* et un livre de Mæterlinck. On lui répond alors que ces livres, pourtant payés par les contribuables, sont défendus, qu'il doit s'adresser, même s'il est licencié et poursuit des recherches, à Léo-Paul Desrosiers, le conservateur (et écrivain bien connu). Ce dernier « [lui] sert des excuses absolument loufoques : « Vous savez, [lui] dit-il, *Le rouge et le noir* de Stendhal, personne ne lit plus ça » (Boucher et Michaud, 1973 : 127). Décidé à lui tenir tête, Bessette se rend à l'hôtel de ville où on ne semble pas aimer Desrosiers. On somme le conservateur de remettre les livres à l'emprunteur. Furieux, Desrosiers accuse celui-ci « de lui avoir "planté un poignard dans le dos" » (Bessette, 1979b : 81). Une des

3. Gérard Bessette à Réjean Robidoux en 1982 (cité dans Robidoux, 1987 : 18).

rare victoires de Bessette contre la paranoïa religieuse propre au Québec de l'époque...

À la même période, il apprend de la voix de son directeur de thèse, Guy Frégaut, que l'Université de Montréal lui promet un poste de professeur à la Faculté des lettres dès l'obtention de son doctorat. Malheureusement, l'université ne tient pas parole. Il découvrira quelques années plus tard que sa réputation d'agnostique lui a valu le veto de l'archevêché. En 1951, même si l'écrivain tente tant bien que mal de se tenir à l'écart de l'univers clérical, il ne peut échapper à son joug une nouvelle fois : on lui refuse la publication de la nouvelle *Extrême-onction* qu'on juge trop osée. Ironiquement, elle paraît en anglais d'abord, traduite par Glen Shortliffe, futur ami de Bessette, professeur à la Queen's University de Kingston. Lorsque vient l'heure de faire éditer *La bagarre* ([1958] 1993), l'écrivain se heurte encore à de multiples refus, d'une autre nature. On lui conseille, notamment, de retrancher les dialogues en joyal, ce contre quoi il s'élève avec véhémence : « les balayeurs ne parlent pas comme des académiciens » (Giguère, 1985 : 41). Pierre Tisseyre accepte de l'éditer, non sans hésitations, et quand vient le temps de publier *Le libraire* en 1960, Tisseyre flaire le scandale et se rétracte. Bessette se tourne alors vers la France. Le roman paraît chez René Julliard, sans subvention du Conseil des arts. *Le libraire* a d'ailleurs subit le même sort que les livres interdits dont il relate l'histoire : l'écrivain se souvient qu'« au temps de l'*Index* [ce livre a été] placé dans un demi-enfer dans une librairie de Québec, la librairie Gignac. Il se vendait bien mais sous le manteau » (Maltais, 1979 : 19). Tisseyre, constatant son erreur éditera le livre un peu plus tard durant l'année. Bessette n'est pourtant pas au bout de ses peines, c'est maintenant la publication de sa thèse de doctorat remaniée, *Les images en poésie canadienne française*, qui est en jeu. Cette fois, c'est un abbé de l'Université Laval qui oppose son veto. Il n'avait pas, semblerait-il, digéré *La bagarre*. L'essai paraîtra aux éditions Beauchemin en 1960 plutôt qu'aux Presses de l'Université Laval.

Ces nombreuses rebuffades ne peuvent qu'inciter l'écrivain à s'exiler, non seulement pour se trouver du travail, mais pour créer en toute quiétude dans un milieu où l'oppression religieuse ne le

menace pas. Mère patrie qui fait office de marâtre, le Québec est-il vraiment la terre d'accueil de Bessette ? Cette interrogation, qui viendra le hanter à partir de la fin des années 1960, trouve certes son point d'ancrage à cette étape de son cheminement. Interrogé à savoir si le climat de l'époque était à l'origine de son exil, l'opinion de Bessette tend à corroborer cette assertion :

[...] il n'était guère facile de trouver du travail dans l'enseignement. Pour un laïque [*sic*], au niveau secondaire et universitaire, les ouvertures étaient très peu nombreuses. Il y avait aussi le fait que l'on savait que je n'étais pas croyant. Naturellement, on ne vous dit pas : « Monsieur, on ne peut pas vous accepter comme enseignant parce que vous n'avez pas les idées de la majorité », mais au fond c'était cela. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'une partie de moi ait voulu s'éloigner aussi. [...] Mais le fait de savoir que si j'avais obtenu un poste d'enseignant ici, je me serais trouvé sous la direction des ecclésiastiques, que je ne blairais pas du tout, n'aidait sûrement pas (Boucher et Michaud, 1973 : 127-128).

Bessette, pédagogue en exil

Gérard Bessette fait ses premières armes à titre de pédagogue durant un séjour de trois ans en Saskatchewan, soit de 1946 à 1949. Sa deuxième expérience à l'Université Duquesne de Pittsburgh, où il est embauché à l'automne de 1951, est certes plus significative et plus enrichissante. Il enseigne la langue, la littérature ainsi que la civilisation françaises dans cette institution durant sept ans, se méritant le titre de professeur agrégé. C'est durant cette période qu'il écrit *La bagarre* et *Le libraire*. Bessette émigre par la suite au Collège militaire de Kingston, en Ontario, où il demeure deux ans, pour finalement s'installer de façon plus durable à Queen's University (toujours à Kingston) en 1960. Il y fait la connaissance de Glen Shortliffe, traducteur du *Libraire* et de *L'incubation*, il se spécialise en psychocritique, fortement influencé par Freud et Mauron, il poursuit la publication d'articles critiques sur la littérature québécoise et il prodigue divers cours à ses « anglotes » jusqu'en 1979 – non sans avoir tenté un retour au Québec.

En 1966-1967, le professeur Bessette prend une année sabbatique et, pour la première fois, songe à revenir en sol québécois. Il enseigne donc à l'Université Laval à titre de professeur

invité et se voit offrir un poste régulier. Pourtant, après quelques semaines seulement, sa décision est prise : il reviendra à Kingston, se sentant étranger, ne pouvant reconnaître un Québec qui avait visiblement changé au cours de ses longues absences à l'étranger. Les réflexions de son double romanesque, Omer Marin, sont fort éclairantes à ce sujet :

Deux pays dans un, musait Marin sporadique politicologue de cabinet qui jamais ne s'était plus viscéralement rendu compte de la dualité schizophréneuse de son pays qu'au cours de l'année où professeur à Laval P.Q. il avait troqué ses angloles pour des étudiants canadiens-français en passe de s'appeler Québécois [...] si bien que Marin avait cette année-là l'impression [...] d'être un autre [...] – Suis-je ici parmi les miens dans ma patrie ? (Bessette, 1979a : 269-270)⁴.

Ce bref épisode se solde donc par un retour en Ontario où, en raison d'une santé vacillante et du désir de se consacrer davantage à la création, il opte pour une retraite anticipée en 1979. Ne sachant s'il doit revenir au Québec, il prend le parti de demeurer à Kingston. Entre temps, ses oscillations de début de carrière se manifestent de nouveau alors qu'il agit en 1982 comme professeur à l'Université Yale dans le Connecticut, l'espace d'un trimestre, pour se retrouver ensuite écrivain en résidence à l'Université d'Ottawa et enfin tenir le même poste à l'UQAM en 1984-1985.

Nul doute que ce déracinement constant, ce dédoublement géographique concourt au morcellement identitaire et culturel de l'écrivain. Bessette est visiblement en proie à une solitude paradoxale : d'une part, il ne voit plus le Québec en terre d'accueil, d'autre part, il exerce sa profession d'écrivain francophone et demeure près de l'effervescence culturelle québécoise en plus d'enseigner la littérature du Québec en Ontario.

Des sentiments ambivalents envers le Québec

Une identité ambiguë

Bien que partagé entre les deux grandes cultures fondatrices du Canada, l'écriture de Bessette ne se réclame ni de l'une ni de l'autre.

4. D'autres segments des mêmes passages sont également cités dans Robidoux (1987 : 53).

En effet, contrairement à de nombreux écrivains québécois, l'écrivain ne manifeste pas d'attachement envers la France : « Pour moi la France n'a jamais été une patrie » (Maltais, 1979 : 19). Il a cependant été fasciné – à l'instar de plusieurs de ses compatriotes – par la figure errante de Jack Kerouac (« la caricature géniale de l'écrivain québécois » (Archambault, [1981] 1988 : 75), ayant tenté en vain d'écrire « le roman d'un *drifter* [...] des années 1930 qui aurait parcouru les États-Unis et le Canada comme tant de chômeurs durant la dépression » (Bessette, 1979b : 69). Faire partie d'une littérature majeure comme celle des États-Unis ou de la France n'a visiblement jamais intéressé Bessette. Il ne voit pas en sa culture le parent pauvre de l'Amérique ou un rejeton évoluant sous les jupes de sa mère française. C'est donc à même le Canada qu'il faut chercher les fragments identitaires bessettiens, quelque part entre l'est et l'ouest. Le professeur-critique-écrivain confie « Je suis en quelque sorte un écrivain franco-ontarien [...] après tout c'est normal, j'habite Kingston depuis des années » (Maltais, 1979 : 19). Or, son profond sentiment d'appartenance à la culture québécoise en fait bel et bien un écrivain québécois en exil : « La correspondance que j'ai maintenue pendant des années avec mes collègues et confrères du Québec, exprimait mon désir de faire partie de sa vie intellectuelle et de son bouillonnement artistique et spirituel⁵. »

Sur le plan personnel, la même ambivalence se manifeste. En parlant de sa vie à Kingston, il remarque : « C'est curieux d'avoir été quand même si longtemps ici sans jamais m'être senti plus intégré que cela » (Whitfield, 1985 : 42). Quant à savoir s'il est plus à l'aise à Montréal : « Non, je suis plutôt déçu. Même si c'est ma langue à Montréal [...] ça ne me donne pas grand-chose de plus » (Whitfield, 1985 : 42). Cette inaptitude à trancher vers laquelle des deux solitudes il doit se réfugier accentue son isolement et favorise un recul permettant de considérer le biculturalisme canadien sous un angle nouveau.

5. Lettre de Gérard Bessette à Gilbert La Rocque, le 7 mars 1994 (Bessette et La Rocque, 1994 : 42).

Une position politique en perpétuelle évolution

En 1962, alors que la revue *Liberté* prépare un numéro spécial sur le projet de souveraineté du Québec, Bessette se distancie de l'équipe alors dirigée par Hubert Aquin. Il produit pour l'occasion un article intitulé « Dissidence... » dans lequel il explique ses réticences. Pour lui, s'il est vrai que la fédération canadienne fait souvent preuve de mauvaise foi à l'égard des Québécois et en ce qui concerne le bilinguisme, il faut d'abord tenter de cerner le problème et d'envisager d'autres solutions moins radicales. À son avis, le problème est dû au catholicisme qui, tout en préservant le français, l'a confiné à la « Belle province ». L'intolérance du Québec envers ceux qui n'adhèrent pas à l'idéologie religieuse dominante a considérablement contribué au désintéressement des anglophones. Ces derniers ne pouvaient concevoir l'apprentissage du français sans le prérequis que devenait la religion catholique. Pour pallier cette situation, Bessette suggère d'implanter des écoles françaises neutres – c'est-à-dire laïques, sans orientation religieuse – au Québec et dans le reste du Canada. De cette façon, les cours de français ne seraient plus dispensés dans une atmosphère catholique et deviendraient beaucoup plus accessibles. Selon lui, cette solution susciterait un engouement certain chez les Canadiens anglais pour la culture de leurs voisins québécois. « Avant de parler de séparatisme, ménageons aux Canadiens anglais l'occasion d'étudier le français, donc de pratiquer la bonne entente, le biculturalisme. [...] Ensuite, [...] c'est-à-dire dans une trentaine d'années, reparlons de séparatisme » (Bessette, 1962 : 132).

Moins de 20 ans s'écouleront avant que Bessette ne révise sa position. Interrogé en 1979 à savoir s'il voterait « oui » au référendum de 1980, il répond par l'affirmative. « Comment obtenir quoi que ce soit sans faire preuve de détermination ? » (Maltais, 1979 : 19), répond-il à son interlocuteur. Est-ce le recul qui a fait changer d'avis le Bessette qui, quelques années plus tôt ne pouvait supporter ses étudiants québécois assoiffés d'indépendance ? Quoi qu'il en soit, sa solidarité envers le Québec n'est que grandissante, constatant que

depuis la demi-séparation du Québec, il n'est plus question de s'adresser au Conseil des Arts du Canada *proper*. Ce dernier accorde volontiers des

cinquantaines de milliers de dollars pour des recherches sur Érasme, ou sur les caractères d'imprimerie de l'Angleterre des XIV^e et XV^e siècles, il finance également la correspondance complète d'Émile Zola, mais ne lui demande pas une somme importante pour défrayer la publication d'un zigoto québécois (Bessette, 1985 : 25-26).

À l'instar d'Omer Marin, Bessette est une sorte de vigie, un compagnon de la résistance :

j'ai vécu, je vis dans cette mer anglophone (d'abord canadienne dans les lointaines prairies puis américaine dans la ville de l'acier puis derechef dans cette paisible Narcotown) cette mer dont les vagues déferlent constamment aux frontières d'un Québec qui a enfin décidé de se défendre – comme moi je me défends à ma façon solitairement retiré dans mon cabinet comme un moine dans sa cellule ou bien cette autre cellule : la salle de classe [...] où je répands diffuse [...] cette littérature canadienne-française maintenant québécoise (le changement n'était pas que terminologique se disait Omer) à laquelle j'ai consacré tant d'efforts et d'années finissant par acquérir une modeste réputation en même temps que – ô ironie – un sentiment de demi-étrangeté vis-à-vis de la province dite belle (en train de se muer laborieusement en état) évolution tâtonnante qu'Omer suivait avec un intérêt passionné mais néanmoins distancié depuis sa niche sa cellule qui lui rappelait peut-être sa lointaine enfance protégée-emmitouflée au cœur de Saint-Césaire où il servait régulièrement la messe dans la chapelle du couvent ou à l'église⁶.

Conclusion de la première partie

Le passage précédent résume presque à lui seul l'ensemble de cette première partie. On y retrouve le souvenir de cette enfance dans l'ombre du clergé, la réminiscence des nombreux exils (à titre de pédagogue) en milieu anglophone, l'ambivalence propre à Bessette ainsi que son opinion politique. La situation équivoque d'un peuple tiraillé entre deux grandes cultures a marqué l'homme au fer rouge. Tout au long de son parcours, Bessette a traîné ce spleen identitaire tel un boulet duquel il ne trouvait délivrance qu'à travers son projet d'écriture. Ce dédoublement culturel en sous-tend un autre, professionnel cette fois : est-il pédagogue, critique ou écrivain ? Bessette parvient à résoudre cette problématique dans *Le semestre* (1979a), roman-bilan où la fiction met en scène Omer

6. Extrait du *Semestre*, passage cité (plus entièrement) dans Robidoux (1987 : 55-56).

Marin, clone indéniable de son créateur (à peu de différences près) au cœur d'une intrigue amoureuse. Ce professeur-critique-écrivain vieillissant s'adonne à une rigoureuse psychocritique de *Serge d'entre les morts*, œuvre de Gilbert La Rocque (1976), unissant ainsi la critique à la fiction.

La figure d'Omer Marin est intéressante. Elle apparaît, biographiquement à tout le moins, comme le double de Bessette, ses aventures fictives demeurant de l'ordre du fantasme et difficilement vérifiables. Il reste que sa présence, comme celle des autres doubles de l'écrivain (Lebeuf, Jodoin ou Lagarde) est éclairante. En effet, nous pouvons y lire un désir de réaffirmation identitaire ; Bessette, à la suite de ses nombreuses expériences, est devenu un autre, il se substitue à Marin à diverses reprises : « vieux prof aux dents douteuses fantasmant encore comme un adolescent alors qu'il avait (toi toi) alors que tu as dépassé l'espérance de vie de tes ancêtres australopithèques »⁷. Même dans sa correspondance avec La Rocque, Bessette signe parfois Omer le Marin et expédie ses lettres de Narcotown (surnom qu'a donné l'auteur à Kingston, « ville de l'engourdissement » où se situe l'action de *L'incubation* et où demeure Marin).

La parenté de Bessette avec les protagonistes de ses romans nous amène à la seconde partie de notre étude. Comme nous l'avons mentionné plus haut, il existe un lien étroit entre le sort des personnages bessettiens et les expériences de leur créateur. Ceci nous permet d'étudier trois romans de Bessette en tissant maints parallèles avec les préoccupations et la vie du romancier. De plus, nous tenterons de démontrer comment s'inscrit, au niveau fictif, la thématique des *deux solitudes*.

LES TROIS CYCLES BESSETTIENS OU L'ÉTERNELLE BIPOLARITÉ IDENTITAIRE

Dans « Gérard Bessette et son œuvre »⁸, Bessette se prête à une sommaire rétrospective de l'ensemble de son œuvre ; il constate

7. Extrait du *Semestre*, passage cité dans Vanasse (1990 : 79).

8. Texte d'un exposé fait à l'UQAM en septembre 1984 (reproduit dans Bessette, 1985 : 115-129).

alors que sa production romanesque obéit à un cycle, se regroupant sous forme de trios : d'abord *La bagarre* (1958) ; *Le libraire* (1960) et *Les pédagogues* (1961) ; puis *L'incubation* (1965) ; *Le cycle* (1971) et *Les anthropoïdes* (1977) ; *La commensale* (1975) demeurant, selon lui, inclassable. J'ajouterai quant à moi un troisième cycle : *Le semestre* (1979a), *La garden-party de Christophine* (1980) et *Les dire d'Omer Marin* (1985) qui suit le même modèle que les deux autres ; le dernier roman étant une œuvre « collective » dont le titre est au pluriel, comme le relève, à juste titre, l'écrivain. Chacun de ces cycles est représentatif d'un style, d'une technique et d'une ambiance littéraire différents. Pour bien rendre compte de l'évolution de la problématique romanesque de Bessette, nous nous attarderons à une œuvre de chacune de ces périodes : *La bagarre*, *L'incubation* et *Les dire d'Omer Marin*.

Le premier cycle : *La bagarre*, *Le libraire*, *Les pédagogues*

Les trois premiers romans de Bessette se situent en territoire québécois et sont nantis de préoccupations propres à la « Belle province ». À tel point que l'éditeur René Julliard, celui-là même qui avait publié *Le libraire*, ne vit pas l'intérêt d'en faire autant avec *Les pédagogues*, jugeant le contenu trop « canadien ». Ce premier trio romanesque s'avère donc de style réaliste, caractérisé par un narrateur homodiégétique qu'à une seule reprise, et ce, par le biais de Hervé Jodoin dans *Le libraire* ; les deux autres œuvres étant écrites à la troisième personne. Par ailleurs, il faut noter qu'à l'origine *Le libraire* bénéficiait également d'une narration hétérodiégétique, mais l'écrivain, insatisfait des dialogues, avait révisé son choix. Ceci nous confirme l'unité formelle de ce cycle et comment le « je » s'imisce de façon presque fortuite. Des premières créations romanesques bessettiennes, nous avons retenu *La bagarre*, roman-témoin de la lutte pour l'affirmation du peuple canadien-français de l'époque.

**La Bagarre : « l'état de "facticité existentielle" »
(Bessette, [1958] 1993 : 80)**

Le roman s'articule autour de Jules Lebeuf, universitaire approchant la trentaine, qui étudie le jour et travaille la nuit à la Compagnie de transport métropolitain. Son entourage se compose, entre autres personnes, de Ken Weston, un américain venu écrire une thèse sur les Canadiens français, et d'Augustin Sillery, un étudiant homosexuel au parler précieux. Avec eux, il noctambule, errant notamment à La Bougrine, un bar typiquement québécois qu'ils affectionnent. Ces visites nocturnes sont l'occasion pour Lebeuf de s'adonner à de longues discussions d'ordres culturel et philosophique avant de revêtir son uniforme de balayeur. Son emploi à la Compagnie de transport le plonge dans un autre milieu où, entre l'entretien de deux tramways, il se permet la lecture de quelques pages. Ses confrères de travail voient en lui l'homme qui peut les aider dans leur lutte syndicale. Parmi ceux-ci, il y a Bill, qui voue beaucoup d'admiration et de respect à Lebeuf. Il le charge « d'évaluer » sa fille, Gisèle, afin de savoir à quelle institution académique elle devrait poursuivre (ou non) ses études.

Lebeuf appartient donc à deux classes sociales et se trouve soumis aux pressions des milieux respectifs. Comme le dénote Marguerite, la compagne de Jules, « on peut pas être deux choses en même temps, à cheval sur la clôture » (Bessette, [1958] 1993 : 38). Ce va-et-vient entre deux mondes isole profondément Lebeuf. Il a beau trancher, son sort semble immuable : l'étudiant-balayeur est constamment livré à lui-même. En effet, s'il opte pour les balayeurs, il change de poste à la suite d'une victoire syndicale et devient le supérieur de ses confrères. Dès lors, ces derniers ne reconnaissent plus en lui le compagnon d'antan, mais un dirigeant à éviter. Cette réclusion sociale n'est qu'une maigre part de la solitude de Lebeuf. C'est le vague à l'âme culturel qui caractérise le mieux le protagoniste.

Durant ses temps libres, Jules travaille à la rédaction d'un roman. Pour lui, cette tâche n'a rien d'aisé, il y met toute sa vigueur comme si « sa vie même était en jeu » ([1958] 1993 : 52). Et c'est le cas, du moins sur le plan identitaire. Par le biais de ce roman, Jules veut « faire vivre Montréal, lui donner une âme en quelque

sorte » ([1958] 1993 : 39)⁹. Il ne cesse de se le répéter : « Faut que ça change » ([1958] 1993 : 39, notamment). Malgré la stérilité de ses efforts, l'apprenti romancier veut combattre la fatalité dont il est l'objet : « J'ai pourtant quelque chose à dire » ([1958] 1993 : 139), clame-t-il, exaspéré de son mutisme littéraire. Pour faire bouger les choses, outre son roman impossible, Lebeuf s'est trouvé un nouveau cheval de bataille à travers la petite Gisèle. Voyant en elle un talent qui ne demande qu'à éclore, il conseille à Bill – le père de l'adolescente – de l'envoyer dans une éminente école anglophone où elle pourra poursuivre ses études en travaillant, ce qui ne nuira pas à la situation financière de la famille. Toutefois, ses recommandations sont vaines et Gisèle, à travers laquelle se trouve personnifié le peuple canadien-français, est confinée au couvent, « un autre talent de perdu comme tant d'autres... » ([1958] 1993 : 322).

Ken Weston et Augustin Sillery apparaissent comme des doubles de Jules Lebeuf. De plus, ils sont les représentants des deux grandes cultures canadiennes. Weston espère parachever sa thèse sur les mœurs des Canadiens français qui ne l'intéresse guère. Gagné par la solitude en raison de son origine et de sa langue maternelle, Weston retourne aux États-Unis, embauché par un petit journal de Saint-Louis. Sillery, un Québécois de famille bourgeoise, vit une situation analogue. Il passe ses nuits de bar en bar, ne pouvant pas se résigner à gagner le domicile parental, parce que ses sentiments de culpabilité envers sa mère et de crainte envers son père sont trop grands. Un soir, à La Bougrine, il se met à chanter une version grivoise d'*Un canadien errant* (titre qui lui sied à merveille) au plaisir de tous, mais il termine sa plainte par une érudite explication des vers, ce qui lui vaut l'exclusion. Son orientation sexuelle n'est pas étrangère non plus à sa solitude : l'échec de son entreprise de charme envers un étudiant (Langevin) lui est très douloureux. D'autre part, Augustin travaille à une thèse sur Pascal dont il parvient difficilement, lui aussi, à faire progresser la rédaction. Il décide donc de « s'enfoncer *rimbaldaqument* dans les déserts d'Afrique [...] » ([1958] 1993 : 323)¹⁰.

9. Cité dans Fabi (1973 : 318).

10. Je mets l'italique. La figure de Rimbaud est manifeste dans la littérature française du XX^e siècle, ce qui appuie notre assertion selon laquelle Sillery représente la France.

Les faibles sentiments d'amitié qu'éprouve Lebeuf à l'endroit de Sillery trahissent le peu d'attachement que Bessette manifeste envers la France. Toutefois, la figure de Weston témoigne d'une sympathie envers les États-Unis ou, de façon plus générale envers les anglophones. Le départ de l'américain est « [...] un dur coup. Ken était son seul vrai copain. » ([1958] 1993 : 297). Ce personnage jette un regard lucide, aux vues prophétiques, sur la situation québécoise. Sa thèse sur les Canadiens français, « c'est l'emmerdement » ([1958] 1993 : 10), il y trouve si peu d'intérêt qu'il l'abandonne. Quand Jules lui confie à quel point la vie de couple avec Marguerite lui est difficile, Ken lui suggère simplement de la laisser. C'est que, en présence de sa compagne, Jules est incapable d'écrire et Marguerite ne comprend pas ses efforts littéraires. Elle préférerait que son amoureux abandonne l'université au profit d'un emploi stable. Marguerite est en somme l'obstacle ultime de Jules, celle qui le fait tourner en rond et dont il ne peut se séparer. À la solution de Ken, il répond « Facile à dire [...] mais pas facile à faire [...] quand tu vis avec elle, c'est pas la même chose, Ken » ([1958] 1993 : 8-9). Le couple Jules-Marguerite incarne bien les *deux solitudes* qui, souvent à couteaux tirés, ne se résignent pas à vivre chacune de leur côté.

Jules est profondément tourmenté par le destin des Canadiens français. Il prend l'allure d'un sauveur qui faillit à la tâche, le poids d'un peuple étant trop lourd à porter. Cette mission infructueuse révèle l'échec de moult efforts ayant pour objet l'affirmation de son appartenance culturelle. « Suis-je attaché à ma province ? aux Canadiens-français ? à tout ceci en somme ? [...] Est-ce que je me sens "heureux", "chez moi" ici ? » ([1958] 1993 : 205). Autant de questions qui prouvent que Lebeuf est incapable de cerner son identité. Son ambivalence est manifeste : ses préoccupations politiques, sociales et même familiales « il aurait voulu les exprimer, certes, leur donner vie et forme [dans son roman], mais elles ne le passionnaient pas par elles-mêmes » ([1958] 1993 : 205). Or, une fois l'université abandonnée, son projet littéraire le hante encore : « Faut pourtant que je m'y remettre [*sic*] un de ces jours... » ([1958] 1993 : 327). La phrase qui clôt *La bagarre* – bagarre au sens physique, bagarre syndicale, mais aussi et surtout bagarre identitaire – peint majestueusement un Lebeuf qui, dans la noirceur, est égaré,

cherche en vain son chemin, se résigne à une solitude qui l'enfoncé dans le mutisme comme Lagarde, protagoniste de *L'incubation* qui vit reclus : « Avec un haussement d'épaules, sa tête massive penchée vers le sol, Lebeuf gagna la cabane en balançant sa lanterne électrique au bout de son bras » ([1958] 1993 : 327).

Le deuxième cycle : *L'incubation*, *Le cycle*, *Les anthropoïdes*

L'incubation marque une rupture dans l'œuvre bessettienne. Sous l'influence des nouveaux romanciers, mais également en raison d'expériences personnelles marquantes, le style de Bessette s'est radicalement transformé. La rédaction de ce roman se fit en bonne partie dans des états seconds dus aux fortes doses de drogues et de médicaments qu'il devait prendre afin de combattre d'abord une mononucléose (lors de vacances en France et en Angleterre), puis un coxsackie, virus qui lui fit frôler la mort. « J'avais l'impression d'être soulevé-entraîné par le monologue intérieur irrésistible-bouillonnant-vertigineux du protagoniste » (cité dans Robidoux, 1994 : 543), confie Bessette. C'est donc l'arrivée du monologue intérieur qui évolue comme suit : effacement du moi-personnage principal (*L'incubation*), disparition du narrateur derrière sept autres narrateurs (*Le cycle*) et enfin l'aventure du langage, l'apprentissage du « je » dans *Les anthropoïdes*. *L'incubation* a retenu notre attention non seulement parce qu'il s'agit de l'œuvre qui instaure un nouveau style chez l'écrivain, mais parce que, pour la première fois, l'action se situe presque entièrement hors Québec et notamment à Narcotown-Kingston.

L'incubation : l'étouffement du moi

Dans ce roman, Bessette s'applique à décrire les méandres mnémoniques de Lagarde, le narrateur, ayant trait au suicide longuement incubé de Néa-Antinéa. Bibliothécaire à l'Université de Narcotown, Lagarde est l'ami-confident de Gordon Blackwell, professeur à la même université. Celui-ci, un ancien combattant, a été mobilisé à Londres durant la Seconde Guerre mondiale. C'est là qu'il a fait la rencontre de Néa, dont il est tombé éperdument amoureux. Ainsi ont-ils vécu une intense passion amoureuse,

entachée par le retour de Jack, le mari de Néa. Blessé à la guerre, Jack revient impotent, laissant aux amants une totale liberté. Pourtant, son arrivée amorce le déclin du couple interdit. Après avoir vivement souhaité la mort de ce militaire anglais, tout en prodiguant les soins nécessaires à sa survie, Gordon quitte Néa pour rentrer au pays et rejoindre sa fiancée Maggie. Dix années s'écoulent durant lesquelles Blackwell fonde une famille à Narcotown. Entre temps, Jack s'enlève la vie et Néa, complètement déchirée depuis le départ de Gordon, part sur les traces de son ancien amant.

C'est à ce stade que débute le roman. Gordon, en compagnie de Lagarde, le narrateur, trinque à Montréal en attendant l'arrivée de Néa. Ils l'amènent à Narcotown, l'installent dans un appartement auprès de Weingerter, un vieux professeur d'origine allemande et Lagarde lui dénêche un emploi sous sa tutelle. Cependant, ces retrouvailles s'avèrent une catastrophe : personne n'y trouve le bonheur. Coincé entre sa famille et le sort de son ancienne maîtresse, Gordon n'ose plus affronter Maggie qui, suspectant l'infidélité de son mari, le quitte pour s'installer à Toronto. Néa, elle, complètement isolée, affligée d'un mal de l'âme qu'elle ne peut soigner, met fin à ses jours.

Le titre du roman décrit bien la situation des personnages à la suite de l'arrivée de Néa. Incubation du suicide, bien sûr, mais aussi incubation comme milieu clos, fermé, isolé, noir. Cet enfoncement dans les profondeurs de l'être est symbolisé par les lieux : l'*underground* de Londres, refuge des habitants lors des bombardements, la bibliothèque de l'université, située au troisième sous-sol, ensevelie sous un arrivage incessant de livres, la maison de Toronto où s'enfuit Maggie, loin de Narcotown, etc. Cette incubation spatiale débouche sur la solitude des personnages. Il y a Weingerter, vieillard autrichien ; veuf, il hante les rayons de la bibliothèque et héberge Néa avec laquelle il ne réussit pas à établir de communication. Néa, également appelée Antinéa, ce qui est significatif, perd presque l'usage de la parole lorsqu'elle réalise que Gordon ne la désire plus. Ce dernier, en brouille avec Weingerter et le directeur Ripcord, est abandonné par sa femme et ses enfants. Reste Lagarde, narrateur énigmatique qui évolue en périphérie, menant une « vie de troglodyte, blotti terré au troisième sous-sol de la Sir Joshua Roseborough Memorial Library » (Bessette, 1965 : 57).

L'incubation se distingue des autres œuvres romanesques de Bessette par son narrateur, personnage principal qui, paradoxalement, est passif et s'efface derrière Gordon, Néa, Weingerter et le souvenir de feu Mme Weingerter. Presque anonyme, le protagoniste n'a même pas de prénom. Son nom de famille n'apparaît qu'une fois, prononcé en anglais par Maggie. Visiblement francophone, il évolue dans un milieu anglophone où, pour gagner sa vie, il « [accomplit] une besogne de la plus parfaite de la plus insondable inutilité » (1965 : 27). Voilà les maigres renseignements que le lecteur obtient à son sujet. Nous pouvons faire le parallèle entre Lagarde, homme effacé, et Bessette qui, immergé dans une culture autre que la sienne, ressent la fragilité de sa propre identité culturelle. Ceci apparaît d'autant plus évident que l'action du roman, qui s'amorce à Montréal, se transporte immédiatement à Narcotown-Kingston. Durant le périple entre les deux villes, un malaise s'installe, comme si l'incertitude d'une identité qui se brouille était ressentie :

Dans cette pré-aube moisissante qui ne commençait même pas à rosir, le vent claquait dans mes oreilles comme un drapeau, le cerveau brumeux abruti je me disais, quand même frissonnant, aspirant à mon lit au recroquevillement chaleureux de mon lit je me disais : Nous atteindrons bientôt Narcotown [...] aspirant à déposer caler mes membres mon corps de plomb dans l'horizontal anéantissement de mon lit (1965 : 151-152)¹¹.

Lagarde dira même que « ce voyage de cinq jours avait duré une éternité » (1965 : 57). La contamination des expressions anglaises (traduites avec beaucoup de liberté par Lagarde qui confie avoir de nombreuses difficultés linguistiques et un fort accent anglais) dans l'ensemble du roman va dans le même sens. À celles-ci s'ajoutent celles de Weingerter, dans sa langue d'origine.

L'Angleterre occupe une place importante dans le roman. À tel point que, pour Gordon, « bien qu'il fût Canadien, la Grande-Bretagne semblait dans son subconscient être malgré tout sinon sa patrie absolue du moins sa patrie partielle » (1965 : 38). La mort de Jack est, pour l'écrivain, une façon de conjurer l'attraction de la culture anglophone. Patriote dans les moindres replis, Jack est surnommé « Union Jack » et personnifié, par le fait même,

11. Cité dans Smart (1970 : 197).

l'Angleterre. Toutefois, cet exorcisme échoue : Jack s'est probablement suicidé et les remords de Gordon et de Néa (eux qui avaient tant souhaité ce décès) – autre signification du titre, la culpabilité des amants grandit au point de miner leur relation – confirment que la culture anglo-saxonne continue d'habiter Bessette, qu'il n'a pas su « l'assassiner » dans la fiction, dans ses fantasmes, qu'elle a eu le dernier mot.

Notons que ce « nouveau roman » (qui n'en est pas un [voir Leduc-Park, 1973 : 114]) est le précurseur d'un emploi stylistique qui ne quittera plus Gérard Bessette : le trait d'union. Bien que mis en veille dans *L'incubation*, cet élément typographique qui permet à l'écrivain de juxtaposer deux mots (parfois plus) de même nature pour décrire une action ou un objet ne demande qu'à apparaître. Des phrases du type « il y avait un nègre *luisant gluant* vêtu d'un uniforme pervenche » (1965 : 12)¹² deviendront « tu lui en veux peut-être encore de cette *trahison-abandon* [...] sa mort qui te *secoua-surprit* plus qu'elle ne te chagrina, car tu *croyais-fantasmis* Omer impérissable » (Bessette, 1985 : 12)¹³. Ainsi, le dédoublement, qui s'accroît de *L'incubation* à *Les dires d'Omer Marin*, on le voit déjà, atteint même l'expression, comme si l'écrivain n'était plus sûr de son lexique, un besoin de précision se faisant sentir.

Après l'échec d'une quête identitaire en sol québécois, vient maintenant l'affaiblissement de l'identité originelle, remise en question par un nouveau milieu culturel trop puissant pour être vaincu. Chacun des personnages de *L'incubation* abrite un pan des tourments du romancier. Ce roman traduit efficacement la réclusion de Bessette en milieu anglophone. Perte d'identité, vie souterraine et ultime tentative d'échapper au maelström de la culture canadienne-anglaise, tous ces aspects démontrent bien les épreuves de l'écrivain en exil. Si Bessette a habité tour à tour les personnages de ce roman, Lagarde demeure celui qui l'illustre le mieux.

Jodoin, dans *Le Libraire*, est sûrement un des aspects de moi. Lagarde aussi, le narrateur de *L'Incubation*. Il est enfoui très profondément, il est dans les livres, dans un fouillis de paperasses que, dans un sens, il aime puisque c'est son travail et il le fait avec une certaine répugnance

12. L'italique est de moi.

13. L'italique est de moi.

ambivalente mais il le fait quand même. Mon complexe de retraite [...] se trouve exprimé chez Lagarde. Quant à Omer Marin, tout le monde voit les ressemblances (Cantin et Dorion, 1980 : 34-35).

Le troisième cycle : *Le semestre, La garden-party de Christophine et Les dires d'Omer Marin*

Avec la parution de *Mes romans et moi*, Bessette amorce l'écriture-bilan sous forme d'autopsychocritique. L'expérience se poursuit dans *Le semestre*, par la voix de son double romanesque, Omer Marin. De cette façon, l'écrivain fait renaître ses expériences passées et les interprète à loisir. *La garden-party de Christophine*, recueil de nouvelles écrites à différentes époques, est publié dans le cadre de cette vaste opération « inventoriale ». Vient enfin *Les dires d'Omer Marin*, bref roman où l'analyse personnelle reprend son cours, cette fois à travers les personnes qu'Omer a fréquentées. Ce dernier livre contient également un segment du journal intime de Bessette intitulé « La rupture », écrit qui remonte à 1945, en plus d'un autre texte-bilan, prononcé à l'UQAM, s'intitulant « Gérard Bessette et son œuvre ». *Les dires d'Omer Marin* nous paraît l'œuvre la plus intéressante pour poursuivre notre analyse ; le dédoublement de l'auteur devenant manifeste.

Les dires d'Omer Marin : la multiplication des doubles et le brouillage des pistes

L'arrivée d'Omer Marin dans l'œuvre bessettienne est gage d'introspection fructueuse et significative. Ce personnage permet à l'écrivain de ressasser des souvenirs marquants de sa vie, de jeter un éclairage nouveau sur sa propre personne et sur son œuvre. Ce jumeau littéraire meurt avec le dernier roman de Bessette à ce jour : *Les dires d'Omer Marin*.

Nous sommes en 1999. Omer Marin, récemment décédé, a légué ses manuscrits à son disciple. Celui-ci, professeur au Cégep de Limoilou, ancien étudiant de Marin (à l'Université Laval puis à Princess University) se lance dans un projet de « recherche-reportage » dont *Les dires* ne seraient que le brouillon. Par les

réminiscences de ses entretiens avec lui, par diverses entrevues avec les anciens confrères de travail du même homme, il brosse un portrait du défunt tout en « s'introspectant » à travers lui. C'est certes là que le bref roman (il compte moins de 100 pages) prend tout son sens.

Le reflet du romancier ne provient plus d'un seul miroir (Omer Marin) comme dans *Le semestre*, mais de plusieurs sources dont celle du narrateur, qui n'est pas la moindre. Cette nouvelle technique donne plus de latitude à Bessette, lui permettant de procéder à un brouillage des pistes. En premier lieu, l'écrivain met en scène un narrateur dont l'identité confuse a certes pour but de dérouter le lecteur. Glissant son nom dans *Le trimestre*, Marin le nomme Jean-Louis Pasquier. Pasquier fait noter que Marin « selon sa coutume [...] a légèrement modifié [son] nom, mais de façon transparente car [il s'] appelle Nazaire-Élie Pasquier dit l'Écuyer » (Bessette, 1985 : 13). Ce bref passage contient deux informations dignes de mention. D'abord, on y mentionne – de façon trouble, soit – le nom du narrateur, ensuite on indique que Marin a la même habitude que Bessette consistant à affubler ses connaissances de sobriquets calqués sur leurs noms. De plus, le narrateur cite un passage du *Trimestre* qui s'avère identique à celui du *Semestre*. Pasquier confirme presque sans équivoque que Marin est le double de Bessette. Mais revenons à l'identité mal définie du narrateur. Dans un passage subséquent, celui-ci confie que lui, Nazaire-Élie Pasquier, a pour véritable nom Jean-Louis L'Écuyer. Si ce dernier nom est le « vrai », il a donc construit son pseudonyme sur un autre faux nom. Son nom fictif s'avère doublement faux. Il est d'ailleurs difficile de trancher quel est, sans l'ombre d'un doute, le nom qui se cachait derrière Jean-Louis Pasquier. Bessette a l'habitude de changer et le prénom et le nom de famille, ce qu'Omer Marin n'aurait pas fait ici. Par ailleurs, chez Bessette, Pasquier renvoie à Louis Lasnier, ancien étudiant à Laval et à Kingston. À l'instar de Pasquier, Lasnier a donné une conférence sur Marin-Bessette lors d'un colloque, il a enseigné au niveau collégial et a eu Marin-Bessette comme professeur puis comme directeur de maîtrise (à l'Université Laval et à Kingston), en plus d'avoir déjà trinqué avec lui. Marin-Bessette, qui n'avait-n'a aucune progéniture aurait-il vu en lui un fils, un héritier ? Les

sentiments « filiaux » que ressent Pasquier à l'égard de Marin tendent à corroborer l'hypothèse. Reste que nous sommes en pleine (?) fiction et que l'écriture demeure de l'ordre du fantasme. Néanmoins, mettons un terme à cette longue tergiversation-digression pour revenir à l'analyse de ce nom fictif. Nazaire peut être apparenté à Nazareth, terre du Christ, alors qu'Élie est un prophète, défenseur de Yahvé contre Jézabel. L'Écuyer serait ainsi le défenseur de Marin-Bessette contre l'invasion anglophone ou encore contre l'oubli de son œuvre. La figure d'Élie est d'autant plus intéressante que « son enlèvement mystérieux au ciel donna à penser qu'il avait pu contempler les secrets célestes » (Bogaert *et al.*, 1987 : 402). En cet enlèvement, on pourrait voir une identification à Marin-Bessette, sorte de référence à l'exil tandis que la contemplation des secrets célestes représenterait un savoir jamais acquis par Bessette, celui de sa propre identité. Quant à « Pasquier », le patronyme laisse voir, « anagrammatiquement », PAS QUI EST, qui n'est pas, ce que fait noter le narrateur ou mieux, PAS CE QUI EST, qui n'est pas ce qu'il est, qui est un autre, qui n'a pas sa propre identité.

Voilà donc que Marin se dédouble. Pasquier emprunte son style – que Marin devait à Bessette –, partage ses amours, subit les mêmes faiblesses physiques, fait les mêmes voyages, pratique la même profession. Nazaire-Élie a peine à affirmer sa personnalité : « Je souffrais à l'évidence d'une crise d'identification ou d'introjection aiguë (ce qui, paraît-il, est un symptôme d'ambivalence)... » (Bessette, 1985 : 15). De son propre aveu, « le recours à un personnage fictif a assuré chez [lui] un certain déblocage affectif; [...] une distanciation par rapport à l'homme "réel" (même s'il n'existe plus) » (1985 : 19). Cependant, malgré l'écran-personnage qu'il tente de se façonner, Pasquier ne résiste pas à l'attraction de Marin, il est « l'esclave lige d'un squelette infra-terrestre » (1985 : 12). En fait, si le narrateur tente de faire revivre Marin grâce à ses écrits, d'entretenir son souvenir, c'est afin d'empêcher qu'une partie de son être, voire sa personne tout entière, meure elle aussi : « Combien longtemps resteras-tu rivé à cette tâche macaronique, vas-tu la poursuivre jusqu'à la fin de tes jours écrivables dans le but (inavoué-pressenti) de prolonger avec Marin une symbiose chimérique ? » (1985 : 62). Ce passage, comme plusieurs autres, illustre un

autre dédoublement, celui de Pasquier. La forme pronominale passe de la première à la seconde personne, donnant naissance à un nouveau Pasquier, extérieur, qui questionne régulièrement le Pasquier-narrateur. Ajoutons enfin que Bessette (certes le plus dédoublé d'entre tous) s'est glissé dans la peau de ses anciens collègues de Queen's-Princess University, fantasmant sur leur opinion envers lui-Marin.

Les confrontations entre Pasquier et Marin (souvenirs du narrateur relatés sous forme de dialogues) nous valent les passages les plus réussis du roman. L'écrivain met au point un paradoxe selon lequel deux personnages « fictifs » s'avèrent les calques de sa personne. L'étrange relation qu'entretiennent Pasquier et Marin, ces êtres d'encre et de papier, résume bien leurs liens filiaux et leur parenté à Bessette :

De toutes mes relations [...] [dira Pasquier] je me trouvais en présence de l'homme que j'admirais, que j'ai le plus admiré et que dans un sens je connaissais le mieux (mais n'était-ce pas *livresque* ?) ; et lui, de son côté, j'avais l'impression qu'il pouvait lire jusqu'au tréfonds de moi... (1985 : 34-35)¹⁴.

Succombant à la curiosité du lecteur, le disciple interroge Marin à savoir s'il a réellement eu des aventures (relatées dans *Le semestre-Le trimestre*) avec ses étudiantes. Omer s'esquive, prétextant qu'il s'agit là d'imagination, mais sème le doute par son attitude désinvolte. Le brouillage des pistes, annoncé dans la confusion qui entoure le nom du narrateur, est un des traits principaux de *Dires*. Le lecteur ne parvient plus à discerner le vrai du faux (bien qu'il s'agisse de biographie fictive). Bessette, peut-être en raison des critiques qui ont trop étroitement lié ses agissements à ceux de Marin à la suite de la parution du *Semestre*, a empreint *Les dire*s d'équivoques. La dernière page du roman, où apparaît la date de rédaction (Kingston, le 17 février 1984) confirme bien que le roman, situé en 1999, était fictif. Or, si Bessette aime bien rappeler que *Le semestre* est un roman, une fiction, à ceux qui font trop rapidement le rapprochement entre l'homme de lettres et le personnage, Pasquier nous informe qu'« Omer ne faisait de confidences à personne sauf à ses lecteurs » (1985 : 59).

14. L'italique est de moi.

L'expression des angoisses culturelles et identitaires prend une nouvelle tournure dans *Les dire*. À une seule reprise on indique que Marin « ne se sentit jamais intégré (et pour cause) dans ce milieu anglo-presbytérien » (1985 : 76). C'est par le biais de la multiplication des doubles, structurée comme des poupées russes, que le biculturalisme est affirmé. La manifestation du tiraillement identitaire devient alarmante, la problématique atteignant son paroxysme. Cette dualité engendre la schizophrénie, l'être dédoublé en vient à converser avec lui-même, à s'analyser et à se juger continuellement. La mort de Marin n'a rien de rassurant, non seulement est-il remplacé par Pasquier – en plus d'être « entretenu » dans une sorte de vie artificielle par celui-ci –, mais les autres personnages mis en scène servent également l'errance identitaire. Omer Marin-Gérard Bessette qui n'avait plus de port d'attache géographique a perdu sa résidence charnelle. C'est pourquoi *Les dire* nous présentent des personnages évidés de leur personnalité. On pourrait voir en Pasquier le pendant québécois du désormais presque ontarien Marin-Bessette.

Conclusion de la deuxième partie

Une constante se dégage des personnages de Bessette : la solitude. Ils se trouvent tous isolés, tant psychologiquement que physiquement, en raison de leur situation géographique ou sociale. Pire, ils sont condamnés à disparaître sans descendance. Au côté de Marguerite, Jules Lebeuf s'avoue peu enclin à fonder une famille ; Lagarde, tout comme Pasquier, n'a ni progéniture ni conjointe ; et Marin, divorcé dans *Le semestre*, a légué ses papiers à Nazaire-Élie, n'ayant pas d'enfant lui non plus. Ces protagonistes sont tous présentés comme des orphelins, aucun d'entre eux – Marin excepté, quoique ses parents étaient décédés dans *Le trimestre* – n'ont d'attache parentale. N'est-ce pas là l'allégorie d'un Bessette livré à lui-même, abandonné par les deux grandes cultures canadiennes auxquelles il se sent étranger ?

La version romanesque du tiraillement culturel de Gérard Bessette est lumineuse. L'évolution de son œuvre témoigne bien du cheminement tortueux et complexe de l'écrivain : d'abord l'échec de

la quête identitaire (*La bagarre*), ensuite l'étouffement de la personnalité – conséquence d'une immersion durable en milieu anglophone – (*L'incubation*) et enfin l'effacement de l'identité au profit d'un dédoublement d'ordre schizophrénique (*Les dires d'Omer Marin*). L'étude des œuvres de Bessette est un complément indispensable à la compréhension du débat identitaire dont il est l'objet. Bien que le contenu de sa production littéraire ne se réclame pas de la politique canadienne, il reflète pertinemment la fragilité d'un homme et de son peuple natal. La première partie de cette analyse a permis d'identifier les sources du déracinement culturel, la vie d'exilé qu'il a menée, l'ambivalence qui l'habite et comment ses expériences personnelles trouvent écho dans ses écrits. C'est toutefois la seconde partie qui a révélé comment le spleen identitaire s'est manifesté et a évolué chez l'homme au cours des années. Comme quoi l'œuvre est ici étroitement liée à la vie de son créateur.

Microcosme d'un pays dont la périlleuse coexistence de deux cultures semble conduire irrémédiablement à l'ambiguïté de l'être, Bessette est devenu en quelque sorte un paradoxe humain, un Québéco-Ontarien, le bâtard des deux solitudes. Il revêt l'aspect d'un éternel vagabond, d'un mendiant quêtant une mère patrie, la terre d'accueil. Néanmoins, Bessette doit aussi son originalité à cette douloureuse situation. Après tout, comme le dit si bien Nazaire-Élie, « quand est-on soi ? » (Bessette, 1985 : 66).

Bibliographie

Corpus étudié

Bessette, Gérard ([1958] 1993), *La barge*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre.

Bessette, Gérard (1965), *L'incubation*, Montréal, Librairie Déom (coll. Nouvelle prose, 2).

Bessette, Gérard (1979a), *Le semestre*, Montréal, Québec/Amérique (coll. Littérature d'Amérique)

Bessette, Gérard (1979b), *Mes romans et moi*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH (coll. Littérature, 43).

Bessette, Gérard (1980), *La garden-party de Christophine*, Montréal, Québec/Amérique (coll. Littérature d'Amérique).

Bessette, Gérard (1985), *Les dires d'Omer Marin*, Montréal, Québec/Amérique (coll. Littérature d'Amérique).

Bessette, Gérard, et Gilbert La Rocque (1994), *Correspondance*, Sébastien La Rocque et Donald Smith (dir.), Montréal, Québec/Amérique (coll. Littérature d'Amérique).

Autres

Archambault, Gilles ([1981] 1988), *Le voyageur distrait*, Montréal, L'Hexagone (coll. Typo, 18).

Bessette, Gérard (1962), « Dissidence... », *Liberté*, IV, 21 (mars-avril), p. 127-132.

Bogaert, Pierre, et al. (1987), *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, s.l., Brepols, p. 402.

Boucher, Yvon, et Carole Michaud (1973), « Bessette par lui-même », *Le Québec littéraire*, 1, p. 127-145.

Cantin, Léonce, et Gilles Dorion (1980), « Gérard Bessette, entrevue », *Québec français*, décembre, p. 33-36.

Fabi, Thérèse (1973), « Jules Lebeuf ou l'impossible satisfaction », *L'Action nationale*, LXIII, 4 (décembre), p. 307-323.

Giguère, Josette (1985), « Gérard Bessette et son double », *Nuit blanche*, 17 (février-mars), p. 40-43.

La Rocque, Gilbert (1976), *Serge d'entre les morts*, Montréal, VLB.

Leduc-Park, Renée (1973), « *L'incubation* est-il un nouveau roman ? », thèse de maîtrise (littérature), McMaster University.

Maltais, Murray (1979), « Gérard Bessette, tel quel », *Le Droit* (15 décembre), p. 15.

Robidoux, Réjean (1987), *La création de Gérard Bessette*, Montréal, Québec/Amérique (coll. Littérature d'Amérique).

Robidoux, Réjean (1994), « Gérard Bessette ou l'exaltation de la parole », *University of Toronto Quarterly*, LXIII, 4 (été), p. 538-550.

Smart, Patricia (1970), « Relire *L'incubation* », *Études françaises*, VI, 2 (mai), p. 193-213.

Vanasse, André (1990), « Gérard Bessette : biographie fictive et fiction de biographie », dans André Vanasse, *Le père, la méduse et les fils castrés : psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ (coll. Études et documents), p. 71-83.

Whitfield, Agnès (1985), « Gérard Bessette, entre la littérature et l'enseignement », *Lettres québécoises*, 38 (été), p. 39-44.

Whitfield, Agnès (1991), « Gérard Bessette, écrivain : à la recherche de l'homme nouveau », *Queen's Quarterly*, 98,1 (printemps), p. 40-57.